

dirigeantes, cléricales ou laïques ; elle atteint les derniers rangs du peuple. Toutes les classes en sont pénétrées, et, le tsar le voulut-il lui-même, il ne pourrait maintenant décréter l'union par un simple ukase, quelque puissant qu'il soit.

Mais nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que le tsar y tient moins que le dernier de ses sujets. L'Eglise nationale est entre ses mains un levier trop puissant pour qu'il s'en désaisisse en faveur d'un autre.

Toutefois, le tsar n'est pas, à vrai dire, le pape de cette Eglise ; au point de vue dogmatique, il n'est pas plus puissant qu'un simple moujik, et s'il voulait proclamer un dogme nouveau, il ne serait pas écouté. Son pouvoir, de ce chef, est donc nul. Mais il ne peut pas y avoir de dogme nouveau en Russie. C'est une Eglise immobilisée, cristallisée, momifiée dans son enseignement dogmatique. Un concile œcuménique seul, d'après les théologiens russes, pourrait y apporter des modifications. Et comme ce concile est physiquement et moralement impossible, le dogme est condamné à rester figé pour toujours. Les restrictions au pouvoir du tsar, de ce côté, se réduisent donc à fort peu de chose.

Quant au reste, à l'administration intérieure, tout le clergé relève du tsar, soit directement, soit indirectement. Et c'est précisément de cette façon que lui vient une puissance pour ainsi dire illimitée sur les populations profondément attachées aux rites religieux et qui redoutent à un haut degré le clergé qui les guide.

Il n'en a pas été toujours ainsi. Primitivement, l'Eglise russe était gouvernée par un métropolite envoyé de Constantinople et résidant soit à Kief, soit à Moscou. Après la conquête de Constantinople par les Turcs, les Russes élurent eux-mêmes leur métropolite et le choisirent dans le clergé national. L'investiture seule lui venait de Constantinople. Dans la série de ces patriarches grecs et même russes, on trouve des